

2004 : BICENTENAIRE DE L'INDÉPENDANCE D'HAÏTI

Nicole Augereau

Tap-Tap Haïti

En 1804, Haïti est la première colonie française à prendre son indépendance, après plus d'un siècle de colonisation. Depuis, ce pays oublié du monde a subi l'invasion américaine, les dictatures Duvalier et l'ultra-libéralisme.

Entre rites vaudous et souvenir des Tontons Macoutes, les Haïtiens résistent. En témoignent les peintures qui colorent les rues de Port-au-Prince et l'engagement politique de nombreux artistes.

Nicole Augereau pose son pinceau sur ce petit monde et raconte comment la population survit en plein chaos, malgré la violence et la misère. Un témoignage unique sur le pays le plus pauvre du monde.



Parution : novembre 2004

ISBN : 2-914553-21-8 - 16 x 22 cm
88 pages noir et blanc - couverture couleur
Prix : 14,50 euros

Entretien avec Nicole Augereau

Comment t'es tu retrouvée à Haïti ?

En 2001, dans le cadre de ma deuxième année de formation au métier d'instituteur, j'ai eu la possibilité d'enseigner à l'étranger. La plupart des gens refusaient d'aller à Haïti, à cause de la situation politique et économique du pays. J'ai sauté sur l'occasion.

Tu remarques qu'Haïti est « oublié du reste du monde ». Pourquoi un tel silence ?

Economiquement ce pays n'a rien pour lui. Malgré la langue française que nous partageons, il n'y a que 3000 Haïtiens exilés en France. C'est peu comparé aux 500 000 qui vivent aux Etats-Unis et aux 250 000 qui ont choisi le Canada. Jusqu'en 1938, Haïti a dû payer une dette de 90 millions d'anciens francs (équivalant à 21 milliards d'euros) que le gouvernement français lui réclamait pour reconnaître son indépendance. Il y a peu, le gouvernement haïtien a officiellement demandé à la France qu'elle lui rembourse cette somme. Un peuple

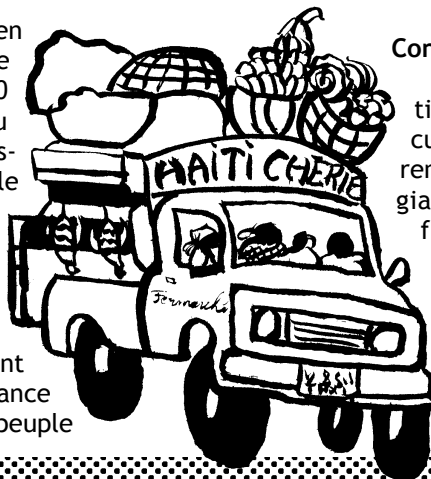
qui demandait justice à son ancien colonisateur : le message était fort. Mais la France n'a pas donné suite et personne n'en a parlé. En Haïti, si. Je me demande d'ailleurs si cette question va resurgir à l'occasion du bicentenaire de la libération d'Haïti.

Es-tu partie là-bas avec l'idée de faire un livre ?

Je voulais en tirer quelque chose, en profiter pour dessiner, pour écrire... mais c'est sur place que cela s'est défini. J'avais repris ma pratique du dessin après quelques années d'interruption. Sachant que très peu d'étrangers viennent à Haïti, je voulais à tout prix témoigner.

Connaisais-tu l'histoire de Haïti ?

Bien sûr, mais là-bas, on a toujours le sentiment de ne pas en savoir assez. J'ai discuté avec des Haïtiens ; mais je me suis vite rendue compte que notre situation de stagiaires de l'Éducation Nationale et de français expatriés nous isolait de la vie haïtienne. Je me rattrapais en gardant toujours le regard à l'affût. J'ai constaté le mépris et le racisme dissimulé qu'on trouve dans la communauté des expatriés. Beaucoup de cynisme aussi. J'ai vu des français se plaindre de leur



salaires de 2200 euros par mois devant des Haïtiens qui gagnent deux dollars par jour !

On sent ce cynisme dans le portrait que tu fais du directeur... Mais n'est-ce pas une façon de se protéger dans un pays où la misère est incontournable ?

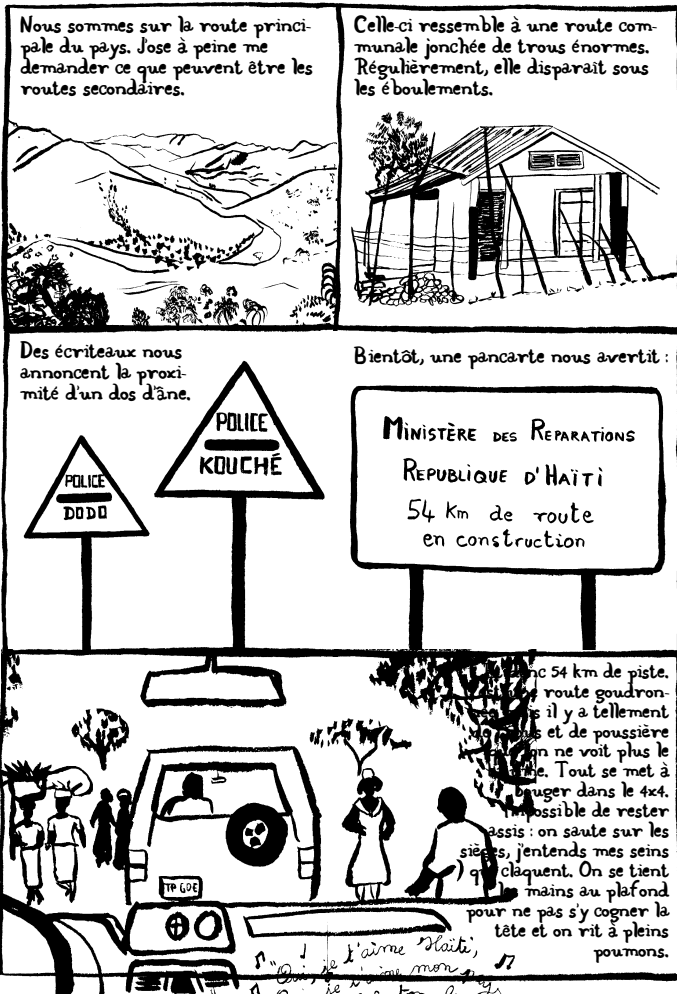
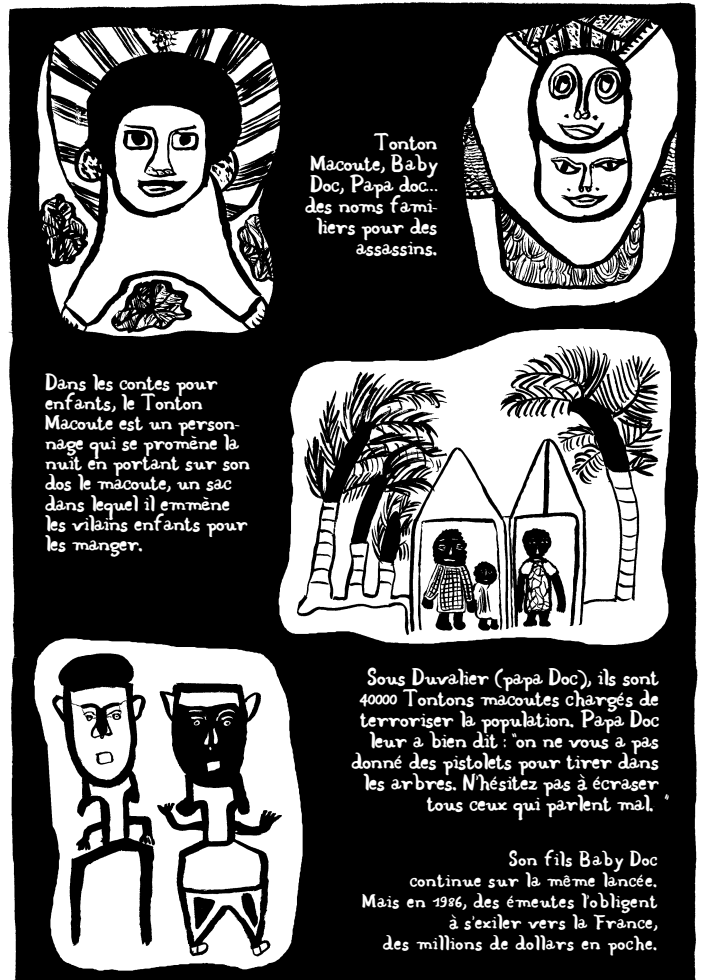
Les expatriés vivent dans un monde à part, fait de « on dit qu'il se passe ci ou ça... ». Beaucoup de « on dit », peu de rencontres avec les gens. Il est vrai que la vie à Haïti ne facilite pas le mélange. Par exemple, il n'y a pas de classe moyenne. Rien n'est standardisé dans l'immobilier, rien n'est prévu entre les baraques de bidonvilles et les villas de luxe avec un loyer de 1200 euros par mois. Les blancs s'arrangent donc entre eux, même s'ils ne sont pas très riches, ils louent une maison à plusieurs.

Dans *Tap-Tap*, tu cites certaines données précises concernant l'histoire du pays : comment t'es-tu documentée ?

Sur place, j'ai surtout vécu. C'est en revenant en France que je me suis le plus documentée. Je citerais surtout *Misère, religion et politique en Haïti* d'André Corten (Ed. Karthala). Sinon, beaucoup d'heures passées sur internet, sur les forums de discussion et les sites d'Haïtiens exilés. J'ai aussi découvert la peinture haïtienne dans les rues de Cap Haïti.

L'art haïtien est-il un art engagé ?

Il y a des artistes engagés, comme Manno Charlemagne, dont je parle dans *Tap Tap*, qui a un



itinéraire singulier d'homme politique et de musicien. Il dit notamment qu'« Aristide, c'est le degré zéro de la démocratie ». Depuis que le Président Aristide a débarqué le pays de la dictature Duvalier et des Tontons Macoutes, les gens s'expriment davantage, mais on sent que la peur commence à gagner sur la liberté d'expression.

Y a-t-il une opposition politique en Haïti ?

Oui, à en croire les journaux et les forums de la communauté exilée sur le net, mais elle semble atomisée. Les gens ne cachent pas leurs opinions : même *Cap Express*, le journal de Cap Haïti, critique ouvertement Aristide.

Tu évoques pourtant un assassinat politique...

Oui, celui de Jean Dominique, chroniqueur politique à Haïti Inter, assassiné en 2000. Dans la période pré-électorale, avant la réélection d'Aristide, une quinzaine de morts violentes sont liées à des assassinats politiques. Sans compter les intimidations, les menaces et les bastonnades subies par les opposants du parti Lavalas (le parti d'Aristide).

Propos recueillis par Frédéric Barzamat le 5 novembre 2003

Diffusion : Le Comptoir des Indépendants
5, rue Hoche 93100 MONTREUIL S/ BOIS
Tél : 01-56-93-45-10 - Fax : 01-56-93-45-19